

Les représentations du corps chez Driss Chraïbi et Khaled Hosseini

Representations of the Body in Driss Chraïbi's and Khaled Hosseini's Works

ADIL BOUDIAB

Docteur en Littératures Francophones et Comparées, Maroc
adil.boudiab@yahoo.fr

OUTHMAN BOUTISANE

Université Moulay Ismaïl, Errachidia
o.boutisane@umi.ac.ma

Mots-clés

représentations du corps ; patriarcat ; Driss Chraïbi ; Khaled Hosseini ; littérature marocaine ; littérature afghane.

Keywords

representations of the body; patriarchy; Driss Chraïbi; Khaled Hosseini; Moroccan literature; Afghani literature.

La présence du corps dans de nombreux textes francophones est liée à des significations multiples, mais qui reflètent le plus souvent la manière dont les écrivains conçoivent leur relation avec les sociétés qui les ont vus naître. Ils font du corps ce truchement par le biais duquel ils dénoncent les injustices sociales que subissent certains individus, notamment de sexe féminin, pour des raisons purement socioculturelles. Driss Chraïbi et Khaled Hosseini en sont des exemples pertinents. Issus de deux littératures appartenant à deux aires géographiques différentes, à savoir le Maroc et l'Afghanistan, ils partagent, pourtant, une même culture ; les deux auteurs mettent en pratique dans leurs œuvres une écriture qui relève les expériences corporelles à travers des descriptions réalistes et des mises en situation du corps féminin dans tous ses états. Ceci dans le dessein de s'en prendre au patriarcat et à la misogynie qui minent leurs sociétés respectives.

The presence of the body in many French-language texts may be linked to multiple meanings, but it most often reflects the way in which writers conceive their relationship with the societies in which they were born. Literary authors use the body in order to denounce the social injustices suffered by individuals, especially women, in their countries, for purely socio-cultural reasons. Driss Chraïbi and Khaled Hosseini are relevant examples in this sense. Representing two distinct literatures corresponding to two different geographical areas, namely Morocco and Afghanistan, the two writers share meanwhile one culture. Through their writing, the two authors highlight the bodily experiences by means of realistic descriptions and scenarios of the female body in all its states. Their goal is to attack patriarchy and misogyny pervading their respective societies.

Introduction

La littérature est l'espace où le corps et son environnement ont permis d'enrichir les représentations symboliques et métaphoriques du tableau social. Elle est aussi, si on le veut bien, le reflet d'une souffrance corporelle que les écrivains de différents horizons ont essayé de retracer et de raconter, chacun à sa manière, par le pouvoir de l'écriture. Nombreux sont les écrivains dont les textes racontent l'histoire de leur propre souffrance, comme Marcel Proust, James Joyce, Joë Bousquet, Alphonse Daudet ou Franz Kafka, ou bien la souffrance de leurs siens dans des sociétés où le corps se réduit à un simple objet de plaisir et de discrimination aveugle. La littérature porte une réflexion morale et critique sur le corps et son environnement. Elle réinterroge, par exemple, l'absurdité des dogmes religieux, l'enfermement du corps dans des sociétés conservatrices, le corps entre le sacré et le profane, le fugitif et l'éternel, etc. Cette étroite liaison entre l'écriture et le corps se présente comme un phénomène inhérent à toute littérature et, en même temps, représente une source inépuisable de lectures et d'interprétations.

De manière significative, le corps souffrant a servi de thème majeur dans la littérature contemporaine. Il préoccupe tout particulièrement les écrivains orientalistes qui ont vécu une réalité amère, témoignant les humiliations et les souffrances que subissent les femmes dans leurs propres pays. Bien qu'il s'agisse d'un témoignage réel, ces écrivains font de l'écriture du corps la métaphore d'une interprétation subjectiviste des sociétés où le corps reflète les contradictions d'un univers démentiel et les différents états d'aliénation. Dans ce sens, les écrivains marocains et afghans ne se contentent de faire voir l'état des corps de l'extérieur, mais exhibent leurs souffrances de l'intérieur et font entendre leurs insupportables douleurs. En effet, les écrivains marocains tout comme les afghans s'engagent à dévoiler l'état fragile des corps en déchéance et se réclament essentiellement des expériences réellement vécues. Les romans de Driss Chraïbi et de Khaled Hosseini sont des tableaux symboliques des produits socioculturels qui nous font pénétrer au cœur des sociétés régies par le patriarcat, le dogmatisme, le fanatisme et l'obscurantisme.

Si les deux littératures sont l'image vivante de la souffrance, de quelle souffrance s'agit-il alors ? Est-elle physique ou existentielle ? Ces deux littératures ne sont-elles pas encore un cri de dénonciation contre l'enfermement des femmes et la discrimination du corps ? Ne sont-elles pas révélatrices de l'état du pays, ne serait-ce qu'au niveau social et religieux ?

Inscription et signifiante du corps dans les littératures marocaine et afghane

Dans la littérature marocaine d'expression française, « le culte, la culture et la sculpture du corps continuent résolument à étendre leur emprise sur les écrivains, sur leur représentation de soi et de l'autre, souvent variable et controversée » (Lissigui, 2011 : 62). Élément indissociable du contexte social marocain, le corps est cet intermédiaire par le biais duquel nombre d'écrivains conçoivent les rapports qui relient le sujet à son environnement socioculturel, créant par là une hétérogénéité de significations liées à diverses représentations. Pareillement, la symbolique du corps traverse la littérature afghane, qui a longtemps dénoncé la fragilité de la condition humaine et sociale dévalorisante du peuple afghan. À l'instar des Marocains, les écrivains afghans mettent l'accent sur les différents codes du langage corporel pour refléter la souffrance quotidienne à travers des cris de colère et de révolte qui sourdent dans le corps des personnages. L'inscription du corps comme représentation et témoignage des différentes prises

de position permet aux écrivains afghans de mettre en scène des personnages aux caractères problématiques qui luttent pour leur survie dans un monde enfermé sur ses propres valeurs.

Dans *Le pain nu* de Mohammed Choukri, le corps occupe une place considérable. Bafouant les tabous socioculturels qui régissent les mœurs de la société marocaine, l'auteur fait du corps féminin, en l'étalant sous ses diverses formes par le biais d'un langage cru et obscène, un témoin de son expérience personnelle et de la découverte de soi et de la femme. Ce refus des dogmes socioculturels trouve son écho dans l'univers fictionnel d'Atiq Rahimi, notamment dans *Syngué sabour* où le corps de la femme joue un rôle majeur renvoyant très souvent à une volonté de transgression. L'auteur inscrit le corps dans son univers romanesque non seulement comme miroir de la souffrance féminine, mais comme un langage symbolique à travers lequel il s'engage à démasquer le système patriarcal et à mettre à nu l'hypocrisie sociale d'une société sous l'emprise de l'obscurantisme.

Le roman afghan, tout comme le marocain, réserve donc un espace considérable au corps dans la mesure où son univers diégétique est souvent marqué par une description physique des personnages, ainsi que de leurs réactions et agissements. Dans *Les figues rouges de Mazâr*, Mohammad Hossein Mohammadi peint des scènes de violence dans lesquelles le corps devient un objet dénué de sens, humilié et exploité de manières horribles et inhumaines. L'écrivain présente au lecteur une réalité effarante à travers une description réaliste du destin des personnages enfermés dans des conteneurs, qui finissent par périr asphyxiés pendant le transfert, ou capturés et exécutés par les troupes :

Tous les hommes hurlent et le dong dong des têtes heurtant la paroi retentit de plus en plus fort. J'ai du mal à respirer. Je hurle. Je frappe ma tête contre la paroi du conteneur. Dong dong... Tous crient et frappent contre la paroi. Des coups de poing, des coups de pied, des coups de tête. Dong, dong. (2012 : 77)

Cette mort brutale est une représentation de la tragédie corporelle que l'auteur témoigne dans ses textes. L'omniprésence du corps et son environnement dans l'univers fictionnel a donc pour finalité de montrer les errements de l'Afghanistan qui a du mal à se départir de ses dogmes religieux et de son système corrompu. L'auteur donne ainsi des dimensions symboliques à cette enveloppe charnelle condamnée à la banalisation et à la destruction. Les significations du corps ne sont pas épuisées, elles demeurent ouvertes et en renouvellement constant. Dans les textes de Mohammadi, le corps est synonyme de la souffrance et de la mort, mais apte à symboliser l'obscurantisme et l'occultisme qui rongent la société.

Si Mohammad Hossein Mohammadi dénonce la tragédie corporelle, Abdelhak Serhane fait le procès du patriarcat par le truchement du corps masculin. Dans *Le Deuil des chiens*, l'auteur met en scène un père à l'agonie, perdant toutes ses facultés physiques et suscitant par-là la révolte de ses filles qui se réjouissent de voir disparaître cette figure paternelle qui les a longtemps condamnées au silence et à l'oppression. La narratrice éprouve un énorme désir de vengeance qu'elle concrétise à travers des insultes proférées à l'égard du cadavre de son père, ainsi que l'envie de le profaner :

Rien ni personne ne peut m'empêcher de suivre ton cercueil jusqu'au cimetière, rien que pour rendre ton enterrement illicite puisque les femmes n'ont pas le droit d'accompagner un mort lors de ses funérailles (1998 : 266)

Il en va de même pour les écrivains femmes. Le corps est doté d'une dimension hybride selon le projet d'écriture de chaque autrice. Si dans *Rêves de femmes* Fatima Mernissi utilise le corps pour décrire l'environnement restreint dans lequel évoluent les femmes, et qui d'ailleurs constitue une entrave à leur émancipation, Rita El Khayat, dans son roman *La liaison*, fait fi des conventions sociales et raconte la quête du plaisir charnel d'un personnage féminin sans recours aucun à la bienséance. De son côté, Souad Bahéchar, dans *Ni fleurs ni couronnes* relate comment le contact, aussi bénéfique que nuisible, avec certains personnages masculins (le maître d'école, le photographe, le berger...) a aidé l'héroïne Chouhayra à prendre conscience de son corps et de son existence. Il n'en demeure pas moins que « le roman [marocain] au féminin est le récit d'une difficile intégration de la femme, comme sujet à part entière, dans la communauté » (Zekri, 2011 : 47).

Dans la même perspective, les écrivaines afghanes refusent acerbement de réduire la femme et son corps à un simple objet violenté du fait de l'interprétation fanatique de la charia, de la violence familiale et de la vision inférieure de la société à son égard. Par le biais de l'écriture, elles franchissent le mur des sujets-tabous tels que le sexe, l'amour et le corps nu, à travers des textes écrits en langues maternelles et étrangères, pour se libérer des carcans de la société et de la religion. Des femmes de lettres telles que Spôjmaï Zariâb, Nadia Anjuman et Homeira Qaderi dénoncent les actes barbares des talibans contre la femme afghane. Leurs textes dérangent les obscurantistes et soulèvent des polémiques en mettant l'accent sur la souffrance féminine, l'instabilité d'un pays à la recherche de sa légitimité et les souvenirs des femmes qui sombrent dans la nostalgie, l'étrangeté et le sang.

Dans son roman *Dancing in the Mosque*, Homeira Qaderi introduit le lecteur dans un univers de fiction qui puise sa source dans la mémoire collective. Son œuvre se nourrit de la sève vitale de l'héritage social de son pays, de son vécu et de ses expériences les plus profondes. Ce qui caractérise particulièrement son écriture, c'est sa tendance à briser le silence (l'une des thématiques majeures de la littérature afghane contemporaine) en créant des œuvres originales et dignes d'intérêt. Elle cherche à renforcer, chez le lecteur, le sentiment d'appartenance à un espace identitaire contradictoire, mais aux frontières nettement définies. Par l'écriture, l'écrivaine critique fortement la situation de la femme mère dans un système politique et social corrompu.

Les représentations symboliques du corps chez Chraïbi et Hosseini

Impensable est-il d'aborder la thématique du corps dans la littérature marocaine francophone sans évoquer Driss Chraïbi, qui a été l'un des premiers auteurs marocains à investir cette thématique dans son œuvre. Chraïbi met à nu la précarité de la condition féminine et le clivage qui existe entre les deux sexes dans la société marocaine par le biais du corps. A ce sujet, Khalid Zekri commente que : « le corps est assez souvent perçu au Maroc à partir d'une optique qui trace des lignes de démarcation entre le masculin et le féminin. Cette affirmation, fondée sur une acception dichotomique du *genre*, est aussi valable pour l'ensemble des pays du Maghreb avec plus ou moins de radicalité » (2011 : 45). Considérons ce passage extrait du *Passé simple* :

Sous ce haïk blanc, elle était vêtue en apparat, kaftan rose thé, badia tissée soie et argent, ceinture massive en or, babouche brodée de fils d'or et d'argent et chacun de

ses poignets était encerclé d'une douzaine de bracelets : elle se rendait à Fès. Mais elle n'était pas parfumée : elle était l'épouse du Seigneur. (1986 : 70)

Sous ce « haïk blanc » se cache une femme raffinée qui ne peut exhiber son corps de peur de s'attirer l'irritation de son mari, surnommé le Seigneur dans le roman. Ce titre concentre tous les droits et l'autorité que ce personnage a sur sa famille. Sa maison est son fief (d'où l'appellation du « Seigneur », dérivé de la seigneurie), et les membres de sa famille ses sujets. Personne n'ose le contrarier et gare à qui s'y aventurerait. C'est lui qui fait et défait les règles à suivre à la maison et tant pis si elles plaisent à tout le monde ou pas. Même sa femme n'est pas en mesure de rétorquer contre ses sauts d'humeurs à tel point qu'elle préfère la mort à la vie de misère qu'il lui fait :

Driss mon fils, trouve-moi un moyen de mort rapide et sûre. Driss mon fils, il est entré comme une catastrophe, il a déambulé dans toutes les pièces, il a trouvé que le ménage n'était pas fait, de la poussière sous les lits, des punaises dans les matelas, les murs trop chauds, le carrelage trop froid, l'air impur, il a injurié mes ancêtres, il m'a injuriée et menacée de me répudier. (32)

Ainsi, l'image du corps chez Chraïbi est intrinsèquement liée à une représentation violente. Comme le souligne Abir Dib, cette violence se puise dans la révolte acerbe contre un ordre doxologique qui écrase l'enfant et réduit la femme au silence, mais aussi une violence du style qui fait éclater toute progression linéaire, et use d'un lexique brutal et violent (2015 : 15). Le corps se veut comme un reflet d'une expérience amère, endurée par un sujet féminin qui ne trouve aucun remède à sa souffrance que la mort. Il est ce témoin de la domination masculine sur la gent féminine, et du droit qu'attribue la société marocaine aux hommes de prendre le sort des femmes entre leurs mains et de décider de tout ce qui les concerne. La servante du Cadi, qui a provoqué la maladie de ce dernier en égarant un grain de blé dans son lit, est un autre exemple qui s'inscrit dans cette optique:

— Et la servante, Si Kettani ?

— [...] 300 coups de bâtons, à la pointe du jour, sur l'omoplate gauche, face interne, place Moulay Driss. Ensuite réintégrée chez le Cadi son maître et placée sous les ordres d'une esclave du plus bas échelon. (1986 : 94-95)

L'indifférence avec laquelle le personnage de Si Kettani explique la punition, d'ailleurs très pénible et humiliante (300 coups de bâtons et dans une place publique), reflète l'indifférence à l'égard de ce supplice que l'on fait subir à toute femme ayant commis une erreur, aussi insignifiante soit-elle. L'espace corporel, l'omoplate gauche et la face en l'occurrence, porte les marques de la violence et de la répression de sorte que cet affront demeure une tache indélébile. Le corps est réduit au statut d'objet placé sous l'autorité d'un homme qui s'est attribué le droit de décider de son sort. Cette représentation du corps comme objet ne se limite pas uniquement au *Passé simple* et s'étend à d'autres œuvres. Prenons l'exemple de la mère du narrateur dans *La Civilisation, ma Mère !* :

Personne ne lui avait rien appris depuis qu'elle était venue au monde. Orpheline à six mois. Recueillie par des parents bourgeois à qui elle avait servi de bonne. A l'âge de

treize ans, un autre bourgeois cousu d'or et de morale l'avait épousée sans l'avoir jamais vue. Qui pouvait avoir l'âge de son père. Qui était mon père. (1972 : 20-21)

La brièveté avec laquelle le narrateur relate le parcours de sa mère, ainsi que l'usage de la forme passive « recueillie », la réduit au stade d'objet. Le corps devient un bien matériel que l'on cède à quiconque qui exprime l'envie de s'en approprier. Ceci entraîne une déshumanisation de la femme et une perte de sa dignité et de son identité, étant donné qu'elle n'a aucun contrôle sur ce qui lui revient de droit, à savoir son corps. Ainsi, le corps chez Driss Chraïbi revêt un statut dévalorisant dans la mesure où il incarne la soumission et la torture. En se focalisant sur un corps vulnérable, violenté, marginalisé et chosifié, l'auteur inscrit son œuvre dans une démarche dénonciatrice et en fait un réquisitoire contre la fragilité de la condition féminine, dans une société phallocentrique qui place l'intérêt des hommes avant celui des femmes, sans considération aucune pour le « deuxième sexe ».

De la même façon, le corps est symbole de précarité et de marginalisation dans les romans de Khaled Hosseini. Par la mise en scène de personnages à la recherche de leurs identités, l'auteur porte un regard critique sur la vie sociale en Afghanistan. Il fait du corps une véritable peinture de la condition humaine et un véhicule des traditions d'une culture orientale enfermée sur ses propres codes socioreligieux. Si la littérature vise, selon Ulrich Lancer, « les rapports des humains entre eux, le lien social même » (1999 : 11), les romans de Hosseini se donne à lire comme une analyse psycho-sociale des relations humaines où le corps se présente comme un miroir sur lequel se reflète l'image d'une société tiraillée entre un passé ensanglanté et un présent affreux. Par une écriture engagée, l'auteur remet en question l'individu et son environnement dans une perspective de revalorisation de son corps, notamment le corps féminin, toujours condamné à la violence familiale ou sociale, symbolique ou physique.

Comme la plupart des romanciers afghans, Hosseini consacre la majeure partie de ses romans à la description de la réalité sociale de son pays, mettant l'accent sur les significations du corps dans la construction psychologique de ses personnages. Il s'agit d'une volonté de libérer l'individu et son corps et de rompre avec les us du passé et la ferme conviction d'une société religieuse qui réprime tout ce qui veut aller à l'encontre de l'ordre établi. Hosseini remet en cause la religion, bannit les tabous et toutes les contraintes qui refoulent les désirs humains au nom de la pudeur et de la vertu. Dans *Mille soleils splendides*, Hosseini offre au lecteur une histoire d'amour inhabituelle. Comme dans *Les cerfs-volants de Kaboul*, les relations entre les personnages sont compliquées et diverses. L'architecture de son roman se construit autour du destin misérable de deux femmes, Mariam et Laila, au milieu de la guerre et de la famine pendant trois décennies dans les villes et les campagnes afghanes. Deux femmes très différentes l'une de l'autre qui ont été élevées dans des circonstances complètement différentes, mais qui ont néanmoins réussi à fonder une famille et forger un lien amical fort.

Par une langue symbolique, l'auteur montre à quel point la culture afghane est extrêmement oppressive forçant les femmes à respecter les traditions socioreligieuses. Dans *Mille soleils splendides*, les personnages-femmes sont souvent confrontés aux valeurs traditionnelles, au patriarcat et à la doctrine religieuse. Peu de femmes en Afghanistan peuvent échapper au contrôle des hommes, notamment le contrôle des pères et des maris. Comme on peut le constater dans le passage suivant, la femme est condamnée à subir le joug masculin :

Nana lui avait expliqué ce que les maris faisaient à leurs femmes, et la perspective de ces rapports, qui lui apparaissaient comme de douloureux actes de perversion, l'emplit d'une peur telle qu'elle se mit à transpirer. (2007 : 80)

C'est ainsi que l'auteur dénonce la condition sociale des afghanes pour repenser ce genre de relation ambigu qui caractérise le système conjugal et familial. Dans ses différents romans, Hosseini semble vouloir inscrire socialement la fatalité et la souffrance de la femme afghane dans le destin des protagonistes qu'il met en scène. Le corps y retrouve alors toute son importance et toute sa symbolique dans ce contexte marqué par l'humiliation et la chosification forcenée de la femme. Cela témoigne de l'impact qu'a la tradition sur les relations humaines. En effet, le corps des personnages-femmes est soumis à l'autorité de l'homme et aux valeurs d'une tradition aveugle qui le considère comme un objet sacré, symbole de fierté et d'honneur. Cet état de fait est probant dans ce paragraphe :

J'ai des clients, Mariam, des hommes qui viennent avec leur épouse dans ma boutique. Ces créatures-là se promènent sans même un voile sur la tête, elles s'adressent à moi directement, elles me regardent dans les yeux sans aucune honte [...] Rien, pas un mot ! Ils trouvent normal qu'un inconnu touche les pieds nus de leur femme ! Ils se prennent pour des intellectuels, des hommes modernes – à cause de leur éducation, je suppose. Ils ne se rendent pas compte qu'ils salissent leur *nang* et leur *namoos* – leur honneur et leur fierté. (2007 : 104)

Ce passage révèle la mentalité de l'homme afghan illustrée par le personnage de Rachid, le mari de Mariam. Ainsi donc, le corps libéré est une véritable image des contradictions sociales en Afghanistan. Cette mise en exergue du corps libre va se renforcer dans la littérature afghane contemporaine lorsque des écrivains comme Atiq Rahimi et Khaled Hosseini vont dénuder dans leurs romans les penchants sexuels et les ambitions fanatiques des Afghans à vouloir réduire le corps de la femme à un objet de plaisir et à une propriété qu'il faut conserver par l'obligation du port du voile intégral (le burqa). A cause de ces idées obscurantistes, le corps de Mariam sera tout au long du roman voilé. Cet état de choses prouve que le corps féminin est encore pris pour cible dans la mesure où les romans de Hosseini ont mis l'accent sur sa condition fragile. Cela se donne à lire dans ce passage :

Ça me gêne, franchement, de voir ces hommes qui ne sont même pas fichus de se faire respecter chez eux, qui ont perdu le contrôle de leur épouse. Moi, je te préviens, je ne suis pas comme ça. Là d'où je viens, le visage d'une femme ne doit être vu que par son mari, et un seul mot de travers suffit à verser le sang. Tu n'as pas intérêt à l'oublier, compris ? (2007 : 105)

En effet, cette répression systématique illustrée par la phrase « *un seul mot de travers suffit à verser le sang* » incarne le contrôle du pouvoir masculin sur l'existence féminine. C'est à partir de cette aliénation de la femme et de son corps que l'auteur dévoile l'hypocrisie sociale. Le sang est symbole de tortures physiques que subit la femme quand elle transgresse l'ordre établi en dévoilant son corps. L'évocation constante du sang montre donc à quel point la vie quotidienne en Afghanistan est cruelle et insupportable, où le corps féminin est confronté à une violence qui génère parfois des tragédies. Khaled Hosseini, par son univers fictionnel,

porte un regard critique sur les problèmes majeurs de son pays, comme l'obscurantisme, l'analphabétisme, la précarité et l'interprétation fallacieuse des textes religieux. De ce fait, le corps féminin comporte une double représentation symbolique : celle du désenchantement face à l'absurdité sociale et celle du devoir prendre conscience de sa condition et de revendiquer son identité personnelle. Ce désenchantement provoque une véritable prise de conscience chez le personnage : « Ces femmes la déconcertaient, tout en lui faisant prendre conscience de sa condition inférieure, de son physique quelconque, de son manque d'ambitions et de son ignorance » (117).

Cette prise de conscience conduira le personnage à lutter contre les stéréotypes, les rituels et les pratiques traditionnelles qui mènent à sa marginalisation et son oppression. Dans *Mille soleils splendides*, Mariam et Laila sont donc deux victimes du patriarcat et des conditions sociales qui ne permettent pas leur épanouissement, ni l'autonomie de leurs corps. En écrivant ce roman, l'auteur s'est engagé à briser le mur de ce destin misérable, critiquant toute croyance qui limite la femme à la vie traditionnelle et aux confins de l'espace domestique carcéral.

Conclusion

Les représentations du corps comme élément marginalisé et violenté sont des caractéristiques majeures de l'écriture romanesque chez Driss Chraïbi et Khaled Hosseini. La condition fragile du corps incarcéré est symbole de la discrimination de la femme et de la négativité de son corps, bafoué par la répression sociale et souvent réfugié dans le silence dans deux sociétés patriarcales régies par la tutelle masculine, où les hommes ont tous les droits, y compris celui de dominer et torturer le corps féminin. Les romans de Chraïbi et de Hosseini invitent le lecteur à découvrir la misère et la souffrance existentielle qui conduisent à de nombreuses déchéances psychologiques, allant jusqu'à l'anéantissement de son identité humaine. En effet, la représentation du corps dans les littératures marocaine et afghane repose sur des enjeux déterminants, qui permettant d'identifier les particularités des sociétés masculines où les femmes souffrent de malaise social, d'injustice et d'aliénation. Ainsi, Chraïbi et Hosseini adoptent une écriture qui met en avant les expériences corporelles à travers des descriptions réalistes et des mises en situation du corps féminin dans tous ses états. Leur discours du corps s'inscrit dans une perspective similaire, vu qu'ils appartiennent à deux sociétés qui prônent les mêmes valeurs socioculturelles. Chez Chraïbi et Hosseini, le corps revêt une fonction double : il est objet et agent. Objet, puisqu'il subit les séquelles de la domination masculine, et il est l'espace qui porte les traces de la violence, de la soumission, de la marginalisation et de la répression. Agent, dans la mesure où il leur permet de dresser un tableau réaliste de la condition féminine dans deux sociétés qui sacralisent le patriarcat, et trouvent encore du mal à s'adapter aux valeurs qui démystifient l'autorité masculine.

BIBLIOGRAPHIE :

- BAHECHAR, Souad (2002). *Ni fleurs ni couronnes*. Casablanca : Le Fennec.
- CHRAÏBI, Driss (1972). *La Civilisation, ma Mère !...* . Paris : Denoël, coll. « Folio ».
- CHRAÏBI, Driss (1986). *Le Passé simple*. Paris : Denoël, coll. « Folio ».
- DIB, Abir (2015). *Étude comparée sur "l'écriture du corps" chez Calixthe Beyala et Ahlam Mosteghnami* [Thèse de Doctorat]. Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand II.
- EL KHAYAT, Rita (1995). *La Liaison*. Casablanca : Aïni Bennaï.

HOSSEINI, Khaled (2005). *Les cerfs-volants de Kaboul*. Traduit par Valérie BOURGEOIS. Paris : 10/18.

HOSSEINI, Khaled (2007). *Mille soleils splendides*. Traduit par Valérie BOURGEOIS. Paris : 10/18.

LANCER, Ulrich (1999). *Vertu du discours, Discours de la vertu*. Genève : Droz.

LISSIGUI, Abdallah (2011). Variation sur une typologie des corps dans l'imaginaire littéraire au Maroc. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures, 3, Récits du corps au Maroc et au Japon*, 61-74.

MERNISSI, Fatima (1996). *Rêves de femmes – Une enfance au harem*. Paris : Albin Michel.

MOHAMMADI, Mohammad Hossein (2012). *Les figues rouges de Mazâr*. Traduit par Azita HEMPARTIAN. Paris : Actes Sud.

QADERI, Homeira (2020). *Dancing in the Mosque*. New York: Harper Collins Publishers.

SERHANE, Abdelhak (1998). *Le Deuil des chiens*. Paris : Seuil.

ZEKRI, Khalid (2011). Le sujet et son corps dans le roman marocain. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures, 3, Récits du corps au Maroc et au Japon*, 45-59.